

Le terrain vague comme monument

Luc Lévesque

Numéro 72, hiver–printemps 1999

...fuites...espaces...contrôles...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, L. (1999). Le terrain vague comme monument. *Inter*, (72), 27–30.



Le terrain vague comme monument

LUC LÉVESQUE (*Nowhere*, Montréal)

Le terrain vague comme monument ? L'hypothèse peut paraître excessive. Mais pourtant. Avant d'aborder dans quel sens notre proposition s'applique, examinons, en premier lieu, quelques caractéristiques génériques relatives au terme « terrain vague » et à ce qu'il incarne in situ.

Parcours polysémique

Oxymore oublié, figure de style banalisée, le jumelage terminologique « terrain vague » ne va pas de soi. C'est justement cette dimension paradoxale qui confère à l'expression française tant d'attrait par rapport à d'autres désignations. L'assemblage « terrain vague » aurait tendance à ouvrir la « redingote »¹ du sens plus qu'à ne le contraindre.

Alors que le terme « vague » se lie au flux, à l'indéterminé et au vide, le « terrain » se réfère plutôt, quant à lui, à l'idée de limite et de support d'appropriation. Nomadisme et sédentarité sont ici noués dans une même expression. Peut-on préserver cette coexistence inusitée sans la réduire à l'un ou l'autre des termes ? C'est là l'enjeu que suggère la figure du « terrain vague ». Faire en sorte que le territoire s'ouvre sans que « les lignes de fuite » qui opèrent cette ouverture ne s'engouffrent dans des « trous noirs ».

L'hétérogénéité sémantique du « terrain vague » est en résonance à la problématique de la condition contemporaine. Questionnements errants entre matière et flux, territoire et trajectoire, local et global.

Virtualités concrètes

Trois notions précédemment relevées serviront ici à guider l'élaboration de nos observations sur le terrain vague. Ce sont les idées de vide, d'indétermination et de fond.

Le « vide » du terrain vague constitue la contre image de la cité productiviste, le talon d'Achille de ses fantasmes ostentatoires et prophylactiques. Par une sorte de curieux renversement, le vide revient hanter les rêves d'une longue lignée « d'équarisseurs » qui n'avaient jurés que par lui. Parcourons quelques jalons clefs de cette généalogie de la vacuité urbaine qui nous ramène aux origines de l'urbanisme moderne.

C'est au pape Sixte Quint que l'on attribue généralement l'honneur d'avoir été « le premier urbaniste moderne ». Sixte Quint élague à la fin du 16^e siècle (1585-90) l'encombrement romain en y tranchant des « rues droites et très spacieuses ». Et comme le note admirativement GIEDION, le « grand organisateur »²

opère ses tracés « sans le moindre égard pour les obstacles ». Une attitude qui anticipe la fougue des percées panoptiques³ qu'effectue HAUSSMAN⁴ à Paris à partir de 1853 pour assainir et contrôler la turbulente capitale. Il s'agira là notamment « d'évacuer le terrain autour des grands édifices » et de créer « de larges boulevards permettant la libre circulation de l'air et de la lumière » ainsi qu'un « déploiement aisé des troupes ». L'évidage planifié de la ville donne aux monuments « un aspect plus agréable au regard » tout en facilitant « la répression des troubles ». Poursuivant dans une logique similaire, LE CORBUSIER⁵ affirme dans La Charte d'Athènes qu'au « nom de la santé publique » des quartiers entiers des villes historiques devraient être condamnés. Et c'est plus ou moins légitimé par cette « idéologie sanitaire »⁶ et positiviste que la mécanique du développement spéculatif pilonne finalement sans remords à partir des années soixante une grande part des villes du monde occidental.

Aussi télescopé que puisse être ce survol, il suffit néanmoins à marquer une différenciation notable entre le vide du terrain vague et la vacuité recherchée par le pouvoir ordonnateur. Si, bien sûr, le terrain vague est souvent un produit afférent

notes 1 Georges BATAILLE, « Informe », in *Document*, n°7, 1929, œuvres Complètes I, 1922-1940, Paris, Gallimard, p.217. 2 Siegfried GIEDION, *Espace, temps, architecture* (1941), II, Bruxelles, La Connaissance s.a., 1968, p. 73, 75, 81. 3 Lire à ce propos Michel FOUCAULT sur le Panopticon de Bentham dans *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, III, ch.3, 1975. 4 Georges-Eugène HAUSSMAN, *Mémoires* (1890-93), III, Paris, cité par S. GIEDION, op. cit., VII, p.453. 5 LE CORBUSIER, *La Charte d'Athènes* (1942), Paris, Éditions de Minuit (1957), 1971, # 24, p.48. 6 Paul VIRILIO, *L'insécurité du territoire*, Paris, Stock, 1976, pp. 189-197. 7 Bernadette LIZET, « Naturalistes, herbes folles et terrains vagues », dans *Ethnologie française* n°19, Paris, 1989, p.260. 8 Guy MERCIER, Jacques BETHEMONT (dir.), *La ville en quête de nature*, Sillery, Septentrion, 1998. 9 Paul VIRILIO, *L'insécurité du territoire*, Paris, Stock, 1976, p.176. 10 Comme le souligne Luc BUREAU (*Entre l'éden et l'utopie*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, p.54), en Europe au début de l'ère chrétienne et au moyen-âge, les hordes de nomades venus des steppes de l'Eurasie centrale symbolisaient l'intrusion en terre civilisée des forces agressives d'une nature malveillante. Attila, chef des Huns, « Fléau de Dieu », n'est pas seulement un

au processus du rationalisme abstrait, il ne procède par ailleurs pas de la même logique. C'est qu'il est résidu, interstice, et que c'est justement la fertilité de ce reste que redoute l'appareillage de l'ordre. À côté de la vacuité régulatrice d'une planification hygiéniste, il faudrait plutôt, pour caractériser le terrain vague, parler de porosité. Le pore est cavité et passage, lieu propice au développement de processus qui échappent au contrôle et contaminent l'ordre de la représentation par infiltrations transversales. La porosité du terrain vague réintroduit dans la ville contemporaine, certes à une autre échelle et sous de nouvelles modalités, les plénitudes ravinées et disjonctives du moyen-âge, quelque chose de cette texture de « marqueteries mal jointes » dont parlait MONTAIGNE. Comme « espace troué », le terrain vague mine le façadisme d'un urbanisme de « remplissage » obnubilé par la représentation.

Ponctuant aléatoirement la trame construite, le terrain vague brouille la clarté de la figure urbaine. À l'inverse des vides planifiés qui tendent à réintégrer la substance urbaine comme variations d'une continuité, le terrain vague incarne sans compromission la discontinuité. C'est en cela qu'il dérange, offrant comme zone d'indétermination, une résistance à la réception passive de la totalité. Mais cette interruption n'est-elle pas justement bénéfique dans un environnement où tout semble de plus en plus devoir être tributaire de la médiation du planifié et des images toutes faites? Le terrain vague de façon analogue au vide dans la peinture taoïste bouleverse notre perspective linéaire. Mais alors que la culture orientale a intégré depuis longtemps la valeur du principe d'indétermination associée au vide, le rationalisme occidental nous en aurait plutôt écarté. Débarrassé de ses connotations négatives, l'indéterminé ouvre pourtant l'espace à l'imaginaire. Entre ruine et chantier, le terrain vague incarne cette libération potentielle de la pensée.



Cavité interstitielle, foyer d'indétermination, mais comment s'actualise ces données dans l'expérience courante que l'on peut avoir de la ville? Il nous faut ici revenir au terrain. La troublante « présence/absence » du terrain vague est irrésistiblement liée au côtoiement d'un fond sous-jacent que l'urbanisme nous a fait presque oublier, résurgence du sauvage que l'on réprime partout ailleurs, herbes vagabondes poussant à travers les restes.

« Pierres bouleversées, matériaux hétéroclites, aléas des flux de graines et de germinations, variété des origines géographiques et extrême mobilité du peuplement : le terrain vague est un chantier d'installation pour la vie sauvage, un tourbillon de diversité et d'instabilité » comme le note justement Bernadette LIZET.⁷ Cette turbulence informe, mêlant sans ménagement désintégration et forces vives, nous questionne au moment où dans la foulée de valeurs environnementales émergentes, se manifeste « une volonté de renaturation de la ville »⁸. Si on ne met pas en doute, le réconfort psychologique et les bienfaits écologiques que peuvent produire le « reverdissement » urbain, une certaine distance critique s'impose. Tout le déploiement hautement

contrôlé qui assure souvent cette mise en œuvre, n'est-il pas empreint d'une violence d'autant plus pernicieuse qu'elle se présente comme stratégie pacificatrice? L'idyllique hygiène du vert peut cacher en effet de redoutables mécaniques répressives comme l'a notamment signalé Paul VIRILIO⁹. Ainsi qu'il serve l'ordre géométrique ou celui plus récent des diktats écologiques, le substrat naturel reste un médium particulièrement prisé par la suffisance rationaliste. Face à la ronde des solutions exactes et imposées, le terrain vague se présente comme un oubli, une pause, la possibilité d'apprivoiser une réalité brute. Singularité aujourd'hui appréciable face à un monde gorgé de faux-semblants. L'espace rudéral nous confronte au nivellement entropique, à la dégénérescence et à la présence potentielle du polluant mais, c'est aussi dans ce contexte difficile que de la vie émerge, coriace et aventureuse. De cette confrontation des extrêmes : une émotion peut surgir, celle qui rappelle l'exploration des confins. La « frontière » (*the Frontier*) ne serait peut-être désormais qu'à nos pieds, au cœur des anfractuosités que signe l'érosion des centres urbains. La répugnance que l'on vouait jadis à la nature sauvage et aux peuplades barbares¹⁰ qu'il habitaient, ne se transpose-t-elle pas aujourd'hui sous divers angles, à l'interstice urbain, à ce qu'on y trouve, à ce qui s'y développe? Si, comme le souligne Michel CONAN¹¹ « la nature ne constitue plus l'horizon du monde urbanisé, il nous semble qu'il faille désormais parler de son irruption. » Émergence d'une « nature urbaine » (RESTANY) incarnant un nouveau type de *Wilderness*, à l'interface de



envahisseur mais le fils exécration de la nature. Aujourd'hui, l'attitude des administrations municipales et des commerçants à l'égard des « squeegees » - enfants d'une nature urbaine impure ! - peuplant les centres-villes de Montréal et Toronto, n'est-elle pas une résurgence de cette perspective ? **11** Michel CONAN, « Les villes du temps perdu », dans *Le Débat*, n°81, sept.-oct. 1994, Paris, pp. 104-107. **12** Henri LEFEBVRE, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, (I, 18), p.64. **13** Georges BATAILLE, « Architecture », dans *Document*, n°2, mai 1929, œuvres complètes I, 1922-1940, Paris, Gallimard, p. 171. : « Les grands monuments s'élèvent comme des digues, opposant la logique de la majesté et de l'autorité à tous les éléments troubles (Σ) ». La proposition de « terrain vague comme monument » suggère le renversement des termes en présence, et ce faisant, la dissolution de la digue. **14** Alois RIEGL, *Le culte moderne des monuments. Son essence, sa genèse* (1903), Paris, Seuil, 1984, pp.95-109 ; 64-73. **15** À Montréal, par exemple, l'ensemble résiduel longeant la rue Sainte-Catherine (terrain vague/stationnement, bâtiment solitaire et interstice se connectant à Saint-Laurent) face au Fougones Électriques nous semble faire totalement partie du paysage « underground » de ce secteur du centre ville limitrophe au « red-light ». Vouloir combler cet îlot au nom d'un « savoir faire » urbain calqué sur le modèle de la « ville classique », comme Melvin

la condition postindustrielle. Une « nature » nécessairement impure où se mêle le pire et le meilleur, une « nature » qu'il faut apprendre à voir et à penser parce qu'elle concrétise un état de fait et invite à de nouvelles attitudes. Le terrain vague serait-il, comme le posait Henry LEFEBVRE, « l'ultime recours de la vitalité irréductible » ?¹²

Monumentalité rhizomatique

Revenons à notre énoncé de départ. À l'encontre de ce que cela pouvait laisser présager, proposer le terrain vague comme monument est tout le contraire d'un plaidoyer nihiliste. Perforant le spectre de la désolation, c'est bien de vie et de mémoire dont il est question. Mais qu'entendons-nous au juste par monument ? N'incarne-t-il pas habituellement la figure pérenne qui se détache d'un fond fugitif, ou selon l'expression de Bataille¹³, la digue opposant à l'élément trouble, l'autorité et la logique de la majesté ? Ce n'est décidément pas à ce modèle que se réfère notre proposition. Ou plutôt, elle tendrait à en brouiller les termes. Le fond devenant la figure, la figure se confondant au fond.

Pour reprendre une terminologie développée au début du siècle par RIEGL¹⁴ dans « Le culte moderne des monuments », le terrain vague est à la fois un en deçà de la « valeur de nouveauté » et l'aboutissement ultime de la « tendance à la dissolution de formes » qui régit la « valeur d'ancienneté ». Interface entre la fin d'un monde et le début d'un autre, le terrain vague n'a décidément aucune « valeur historique ». Il ne s'agit par ailleurs pas ici de contester la légitimité des actions menées pour la mise en valeur du patrimoine urbain. Si le terrain vague peut bien sûr être la résultante d'inadmissibles destructions, il reste, à l'échelle de la ville, une donnée inéluctable et fluctuante. Et c'est, à l'image des toiles perforées de Fontana, comme participant à une constellation mouvante que nous l'envisageons. Le terrain vague est voué à être comblé pour réapparaître ailleurs, c'est un espace fuyant qu'on ne peut évidemment pas tenter de « conserver » en le fixant. Point question donc ici de militer pour une conservation de ces interstices accidentelles, même si avec le temps, certaines d'entre elles peuvent « faire racines » et devenir objets d'appropriations collectives méritant qu'on en change le statut¹⁵. Ce que suggère de



façon plus large, l'idée d'une « monumentalisation » du terrain vague, c'est une conception du monument comme rhizome¹⁶, non plus un attachement à la forme, à la pérennité ou même à une localisation précise et stable, mais multiplicité de connexions potentielles, « entremonde » de la transformation. Une telle absence de représentation déroutante et tend généralement pour l'œil occidental, lorsqu'elle ne passe pas inaperçue, à se confondre à une certaine déchéance. Mais, n'est-ce pas justement ce « presque-rien » qui redevient avec l'excroissance de la « société du spectacle »¹⁷ une singularité propre à réactiver la conscience ?

Ainsi quand Yves KLEIN expose le vide en 1958, il nous semble marquer un jalon important dans la quête d'une monumentalité proprement contemporaine. Il ne s'agit plus tant de dégager l'espace pour évincer le chaos et mettre ainsi en évidence une quelconque figure triomphante comme le suggère Siegfried GIEDON¹⁸ mais bien de s'imprégner du vide même, comme pure « sensibilité de l'espace ». Trois ans plus tard, lorsque Piero MANZONI propose « le socle du monde » c'est encore une fois les repères du monumental qui sont renversés ; l'objet-concept n'est qu'un révélateur, la Terre serait l'unique monument. Multiple. « Terre meuble » dont le terrain vague ne serait qu'un des points d'aération, « monument transitoire » révélant, comme le remarque Bernard CACHE¹⁹, « un sol désormais devenu sculpture », à la fois un et multiple dans l'infini variation de ses inflexions. Terre comme Terrain-Vague.

Du résiduel comme laboratoire²⁰

C'est une attitude, un regard, une attention, un rythme, une façon de parler, de bouger ou d'être immobile, qui peut faire resurgir le « terrain vague » comme nomadisme et branchement, n'importe où, n'importe quand. Ainsi, par exemple, lorsque Monsieur HULOT déambule « gauchement » dans l'environnement régulé du film *PlayTime* (Jacques TATI, 1967), il recrée de l'aspérité, du vivant, dans la mécanique aseptique du désert moderne. Ce que le terrain vague matérialisé in situ offre quant à lui en tant qu'émergence brute des « forces de la Terre », c'est la possibilité d'une fulguration discrète, par frottement avec un chaos qui tend partout ailleurs à être évincé. Mais pour que ce désordre soit autre chose qu'une image d'anéantissement, pour que l'on puisse ne serait-ce qu'une fraction de seconde, éprouver une émotion pour ce nouveau début, pour cette vie qui s'infiltré malgré la difficulté, il faut encore pouvoir dépasser une première impression de dégoût, de peur, ou de totale indifférence. L'intervention éphémère peut à ce titre infléchir la perception et induire différents types d'appropriations, différentes modalités de connexion à l'altérité. Fuyant la médiation rectifiante du planifié, le terrain vague incarnerait un « espacement » libérateur face à l'emprise de nos « sociétés de contrôle ». Les interstices sont potentiellement partout. Il s'agit de s'y immiscer pour faire proliférer les micro-résistances qui mettront un peu de sable dans les mécaniques discursives de l'exclusion et du « progrès techno-économique » à tout crins. Le terrain vague comme monument, c'est une invitation à habiter les interfaces pour élargir les registres de « l'habitation planétaire » et cultiver l'ouverture de l'urbanité.

CHARNEY semblait le proposer dans son étude sur le faubourg Saint-Laurent, nous paraît relever d'une méconnaissance des cultures alternatives qui investissent les tissus déstructurés des centres urbains. Pour plus de détails sur cette étude lire dossier préparé par Pierre BEAUPRÉ, « D'un savoir urbain à une vision éclairée du développement », dans *ARQ*, n°56, Montréal, 1990, p.22-24. **16** Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, éditions de Minuit, 1980, I (introduction : RHIZOME), pp.9-37. **17** Guy DEBORD, *La société du spectacle (1971)*, Paris, Gallimard, 1992. **18** Siegfried GIEDON, *Architecture et vie collective (1956)*, Paris, Denoël-Gontier, 1980, II (Réflexions sur une nouvelle monumentalité), p.63. **19** Bernard CACHE, *Earth Moves, The furnishing of territories (Terre Meuble, L'ameublement du territoire, 1983 non publié en français)*, Cambridge, Londres, MIT Press, 1995, p.153. **20** Nous avons utilisé ce titre pour un article traitant de l'expérience du Parc Éphémère (Gilles BISSONNET, Montréal, 1995), *Inter* n°65, p.43/44-45. Les projets urbains présentés dans la présente parution développent chacun à leur manière différents aspects de cette thématique. PHOTOS : Montréal, Luc LÉVESQUE

Le Chantier # 365, L'intention est un projet qui ne va nulle part ; et c'est là qu'il prend tout son sens...

Une pancarte de construction, un espace délimité, des piquets et quelques cordes de niveau sont les éléments de départ du projet. La fin du projet est déjà établie : une pancarte de construction, un espace délimité, des piquets et quelques cordes de niveau. Toutes les études et la recherche acharnée se situent entre ces deux pôles similaires, un espace étroit mais infini. Les résultats et constats partiels de cette recherche sont visibles en galerie tandis que le processus figé de l'intention est en chantier sur le site public extérieur en trois phases évolutives stagnantes.

L'objectif premier est fort simple, c'est une distorsion du quotidien du passant à partir de références connues, « le chantier de construction », qui transmet l'image du développement et de la prospérité, et pour aller où ? C'est un peu de poésie visuelle qui peut en rester au niveau humoristique ou prendre la voie de l'absurde, de l'engagement, de la responsabilité sociale, planétaire et même universelle.



Chantier # 365, l'intention

Yves GENDREAU

Montréal, avril à septembre 1998/Dare Dare



G.d'art : Ce n'est pas une mince affaire de trouver un site dans le quartier des affaires du centre-ville de Montréal... Le terrain 34 A est la propriété d'une succession et il y a un agent d'immeuble dans le décor, mais de toute façon nos budgets ne nous le permettent pas. Le 84 C est la propriété d'une compagnie à numéro et ils n'ont pas d'intérêts dans le projet.

Y.G.S. : C'est dommage, le site est parfait avec la vue sur la tour de la Bourse. Leur avez-vous fait part de notre intention ?

G.d'art : Bien sûr, mais ça n'a rien changé. Faudrait voir aux compromis.

Y.G.S. : Pas déjà ! Je discutais justement avec Philippe hier. Si on ne s'installe pas dans le quartier des entrepreneurs entreprenants, on pourrait chercher des sites de contestation sociale où il y a eu ou il y aura démolition.

RENCONTRES DE TRAVAIL ENTRE YVES GENDREAU, SCULPTEUR ET GEND'ART POUR LE CHANTIER # 365, L'INTENTION

Rencontre, 24 avril 1998 (Montréal)

Yves GENDREAU, sculpteur (Y.G.S.) : Vous n'avez pas encore trouvé le site ? ... Les travaux devaient débuter aujourd'hui.

GEND'ART (G.d'art) : Nous travaillons avec Dare-dare sur vos repérages de sites, mais le travail des plans et devis du pré-projet nous a pris des mois ; de plus la tempête de verglas a gelé la production des matériaux et équipements.

Y.G.S. : Est-ce que c'est de la même famille qu'El Niño ?... Y'a l'dos large lui aussi !



GEND'ART est une division de Yves GENDREAU, sculpteur